This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

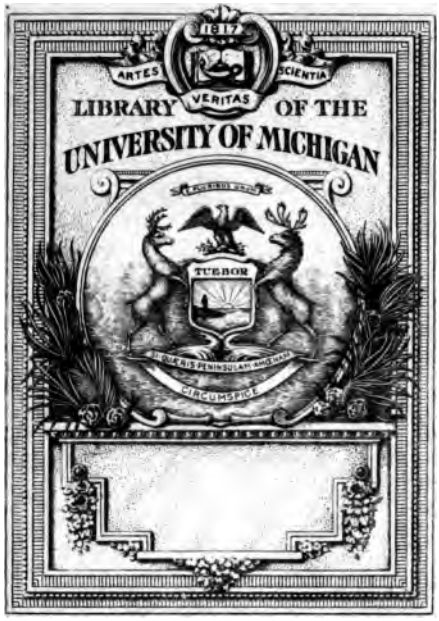
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LES
DESCENDANS
DU MENTEUR,
COMEDIE,
EN TROIS ACTES ET EN VERS.

PAR ARMAND CHARLEMAGNE.

Représentée pour la première fois sur le théâtre DE L'IMPÉRATRICE, *le* 16 *Prairial an* XIII. (5 Juin 1805).

PRIX: 30 sous.

PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire. Éditeur de pièces de théâtre. rue de l'Échelle, N°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XIII. — 1805

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUCOUDRAI,	M. PICARD *ain.*
CÉLESTINE DUCOUDRAI,	Mlle. DELILLE.
FERDINAND DUCOUDRAI,	M. BARBIER.
GASPARD, valet de Ferdinand.	M. PICARD *je.*
FRANGINO, Tapissier.	M. VALVILLE.
UN DOMESTIQUE de Ducoudrai.	M. EDOUARD.

L'Action se passe A PARIS, *dans un Salon qui fait partie de l'Appartement de Mr.* DUCOUDRAI.

PQ
1963
.C5
D4

AVIS

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Éditeur. On poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

Dramat. D. Rom. dept
Dauthon
3-22-32

LES

DESCENDANS DU MENTEUR.

SCÈNE PREMIERE

DUCOUDRAI, FRANGINO.

DUCOUDRAI

Eh! morbleu! laissez-moi.

FRANGINO.

Vous me fuyez en vain.
Je vous suivrai par-tout.

DUCOUDRAI.

Peste soit du faquin!

FRANGINO.

Contre son créancier le débiteur enrage :
C'est la règle ; on s'en moque, et l'on a du courage.

Il prend un mémoire, et lit :

« Compte de ce que doit, et promit de payer
« A Gervais Frangino, tapissier, miroitier...

DUCOUDRAI.

Frangino, mon ami, vous êtes bien aimable.
Pour moi votre visite est toujours agréable ;
Une autrefois ainsi vous me procurerez
Le plaisir de vous voir, et vous repasserez.

FRANGINO.

Ah! fort bien! repassez! c'est la phrase bannale
Dont Monsieur tous les jours me paie, et me régale.
Je suis venu vingt fois, assez pour m'en lasser,
Et n'ai plus le loisir enfin de repasser.
De l'argent!

DUCOUDRAI.

Ils ont tous cette expression vile.
Jamais les créanciers ne changeront de style.
Vous me parlez d'argent, mon ami. J'en ai peu,
Pas assez. J'eus hier le sort fatal au jeu.
Je cave à la bouillotte en cercle très-honnête :
J'ai trois as, et je perds. J'aurais risqué ma tête.
Pour quatre jours au plus je suis au dépourvu.
Bientôt.....

FRANGINO.

Monsieur, bientôt n'est pas encor venu.
J'ai le droit d'exiger, et j'exige ma somme
A l'instant....

DUCOUDRAI, *à part.*

Qu'il est laid! mon Dieu! le vilain homme!

FRANGINO.

Monsieur se ressouvient que je dois aujourd'hui
Quittancer son mémoire, et finir avec lui.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, d'après votre ordre, en très-gros caractère,
J'ai fait mettre écriteau sur la porte cochère :
Appartement complet à louer au premier,
Et, si l'offre convient, on vend le mobilier.

DUCOUDRAI.

C'est bon. Retire-toi.

SCENE III.

DUCOUDRAI, FRANGINO.

FRANGINO.

Que vient-on de m'apprendre?
Vous quittez ce séjour! vos meubles sont à vendre!

DUCOUDRAI.

Si vous le permettez.

FRANGINO.

Evasion!

DUCOUDRAI.

Faquin!
Faut-il.....

FRANGINO.

Enlèvement furtif et clandestin!

DUCOUDRAI.

Morbleu!

FRANGINO.

Mes intérets compromis!

DUCOUDRAI.

Misérable!

FRANGINO.

Mais quoi! j'ai privilège, et je m'oppose....

DUCOUDRAI.

Au diable!

FRANCINO.

Une affaire m'appelle au prochain tribunal.
Encore un débiteur biaisant, soldant mal.
Je suis doux ; je suis bon. Je hais les procédures :
J'en viens bien rarement aux extrémités dures ;
Je suis loin de douter de votre bonne foi :
J'eusse encore attendu deux ou trois jours. Mais quoi !
On vend le mobilier. Péril en la demeure.
Vous pourrez me revoir. Sans adieu.

SCENE IV.

DUCOUDRAI.

Quel quart d'heure !
Ah ! pourquoi m'exposant à de pareils soucis,
Ai-je quitté Poitiers pour venir à Paris?
Etourdi que je fus ! riche propriétaire,
Sans soins, sans embarras, je vivais dans ma terre :
Je voulus, comme un autre, à Paris devenir
A mon tour quelque chose, en un mot parvenir.
Illusion cela. Confondu dans la foule,
Sans pouvoir la saisir, je vois rouler la boule.
Un poste vaque-t-il ? cent rivaux sur les rangs.
Chez le dispensateur il pleut des concurrens.
J'en suis pour mes projets, et pour mes espérances ;
Si je n'en étois pas encor pour mes avances !
C'est que j'ai, de ma bourse, au bout de quelques mois,
Déjà vu s'absenter dix mille écus tournois.
Je me ruinerai, si cela continue :
Mon erreur dura trop ; mais je l'ai reconnue.

SCENE V.

DUCOUDRAI, CÉLESTINE.

CÉLESTINE.

En croirai-je, mon frère, un étrange récit ?
Nous allons retourner à Poitiers, m'a-t-on dit.

DUCOUDRAI.

A Paris on respire un air lourd et maussade ;
J'ai perdu l'appétit, et je deviens malade.

CÉLESTINE.

Vous perdez l'appétit, mon frère !

DUCOUDRAI.

Et le sommeil.

Il sont deux..... Je n'ai pas l'honneur de les connaître.
Qui cherchez-vous, Messieurs, en ce séjour? je crois
Que vous nous visitez pour la première fois.

GASPARD.

Étrangers dans Paris, nous traversons la rue.
Voilà qu'un écriteau vient s'offrir à ma vue.
Appartement complet à louer au premier,
Et, si l'offre convient, on vend le mobilier.
Nous cherchons domicile, et je dis à mon maître,
Entrons, Monsieur: ceci nous conviendra peut-être.
J'y consens, repart-il: nous entrons, nous voici.
Et.....

LE DOMESTIQUE.

Je vais avertir que vous êtes ici.

SCENE VIII.

FERDINAND, GASPARD.

FERDINAND.

Nous voici donc, Gaspard, à Paris!

GASPARD.

Sans ressource, Sans argent.

FERDINAND.

Que dis-tu?

GASPARD.

Légère est notre bourse, Monsieur.

FERDINAND.

Au dépourvu je ne suis point encor.
Tiens! vois-tu?

(*Il montre sa bourse.*)

GASPARD.

Pauvre avoir!

FERDINAND.

Cinquante louis d'or!

GASPARD.

Nous sommes à Paris étrangers l'un et l'autre,
Elle est loin ma famille, aussi bien que la vôtre.
Or, nos fonds épuisés.....

FERDINAND.

Un me reste au besoin,
Avec un peu d'esprit, à Paris on va loin.

GASPARD.

GASPARD.

Monsieur, si l'on en croit une plainte commune,
C'est plutôt le contraire : un sot y fait fortune.

FERDINAND.

Séjour, ameublement, tout ici me convient,
Et je crois que déjà la maison m'appartient.

GASPARD.

Monsieur, pour acquérir, j'en juge à l'apparence,
Nous possédons bien peu, pas assez, que je pense.

FERDINAND.

Tes apperçus sont courts : tu vois tout en petit.

GASPARD.

Vous voyez tout en grand : vous avez trop d'esprit.

FERDINAND.

Le Parisien, dit-on, ignore l'artifice :
Il est naif, crédule, ingénu, sans malice :
Avec des fictions, avec du merveilleux,
Je sais jeter, Gaspard, de la poussière aux yeux.

GASPARD.

Vous avez, je le crois, des sentimens honnêtes ;
Mais cependant, monsieur, j'ignore qui vous êtes :
Je ne sais rien de vous, rien autrement, sinon
Que nous sommes tous deux nés en même canton ;
Vous l'avez assuré du moins. Dans nos voyages
Je vous sers de valet, en espérant des gages.
Nous courons l'univers, en vrais aventuriers,
Et l'industrie en nous compte deux chevaliers.
Vous avez, je ne sais par quel caprice étrange,
Sur vous, sur votre état, donné par-tout le change :
Vous fûtes Russe à Rome, à Pétersbourg Romain ;
Polonais à Madrid, Espagnol à Berlin :
Vous avez vu des gens qui jamais n'existèrent ;
Vous racontez des faits qui jamais n'arrivèrent.
Vous.....

FERDINAND.

Quelquefois je ments : en un mot j'en conviens :
C'est le crime du sort, Gaspard, et non le mien.
C'est la fatalité.....

GASPARD.

Ce grand mot m'épouvante.

FERDINAND.

Je suis des descendans de ce fameux Doraute,
De faits miraculeux intrépide inventeur,

Par Corneille illustré sous le nom du Menteur.
Ses arrières neveux ont tous à leur naissance
De leur commune étoile éprouvé l'influence :
Le sang de leur aïeul est en eux départi,
Et, de pères en fils, ils ont toujours menti.

GASPARD.

Aiussi la sœur, le frère, et le père, et la fille,
Chez vous, vous mentez tous. La charmante famille!
Mentir à tout propos, et quelquefois pour rien,
Il me semble pourtant que cela n'est pas bien.

FERDINAND.

Préjugé que cela! Façon de voir gothique!
Au siècle où nous vivons, c'est penser à l'antique.
Ouvre les yeux, Gaspard, regarde autour de toi.
Aux plus minces succès parvient-on, dis-le moi,
Sans capter, sans séduire une oreille crédule?
De mentir après tout qui se fait un scrupule?
Le novice avocat, et l'écolier docteur,
Le commerçant cupide, et le petit auteur,
L'intriguant doucereux, le souple parasite,
Celui qui fait des plans, celui qui sollicite,
Mentent, pour obtenir de l'or, des pensions,
Des cliens, des diners, des réputations.
Rien n'est plus innocent; rien n'est aussi vulgaire:
Et nul à son voisin n'a de reproche à faire.

GASPARD.

Mentez, monsieur, brodez, imaginez, chargez;
Je resterai fidèle à mes vieux préjugés:
Aux sentimens reçus conformez bien les vôtres;
Vous ne ferez jamais que ressembler aux autres.
Je n'adoptai jamais de systême bannal;
Je ne mentirai pas, pour être original.

FERDINAND.

On vient.....

SCENE IX.

LES PRECEDENS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

De la maison, messieurs, je suis le maître;
Mais qui me fait l'honneur...

FERDINAND.

Je me ferai connaître.
Ce séjour est joli : mais je préférerais
Un tout autre quartier à celui du Marais,
Où nous sommes, je pense.

DUCOUDRAI.

On y vit fort tranquille,
Loin du bruit, du tumulte, et des cris de la ville.
Je n'ai pas, sans motif, choisi cette maison.
Vous êtes dans l'hôtel où demeura Ninon,
Cette femme célèbre, à cent ans encor belle,
Et cet appartement fut occupé par elle.
Ce souvenir m'inspire un tendre mouvement;
Je m'arrache à regret de ce séjour charmant :
Mais une circonstance assez impérieuse
M'en impose la loi, que je trouve fâcheuse :
Il faut que je me donne un équipage, un train,
Et je prends un hôtel dans le quartier d'Antin.
A sa fortune il faut conformer sa dépense :
Mon état me condamne à la magnificence.

FERDINAND.

A Paris attiré par le desir pressant
De voir... ce qu'on y voit de plus intéressant,
Je veux, dans la retraite et dans la solitude,
Me livrer quelquefois au charme de l'étude.
Ce quartier est tranquille ; il est fort à mon gré ;
Ce séjour est étroit ; je m'en contenterai.

DUCOUDRAI.

Monsieur est étranger dans Paris !

FERDINAND.

Même en France.
Je suis Cosmopolite, Arabe de naissance.
Auriez-vous, par hasard, connu Cagliostro ?

DUCOUDRAI.

Il fut de mes amis. logea dans mon château,
Et, malgré mes conseils, il en partit pour Rome,
Où, comme on sait...

FERDINAND.

Je suis le fils de ce grand homme.

DUCOUDRAI.

Ah! Monsieur, par respect pour un pere fameux...
Vous lui ressemblez fort : Je reconnais ses yeux,
Sa bouche, tous ses traits ; (*à part*, : il faut que je le paie,
Car je pense qu'il ment, de la même monnaie.
(*Haut*.).
Je suis, ainsi que vous, le fils d'un immortel :
Vous voyez de Voltaire un enfant naturel.

FERDINAND.

Ah! Monsieur, par respect pour votre illustre père....
Vos yeux sont vifs, perçans, comme ceux de Voltaire :

Jeune encor, je n'ai vu de lui que ses portraits ;
Mais vous leur ressemblez, en honneur, traits pour traits.

GASPARD, *à part.*

Comme à Cagliostro nous ressemblons peut-être.

DUCOUDRAI.

J'étais né pour les arts. De soi l'on n'est pas maître.
L'élève de Clio, placé par le hasard,
Ne fait que le métier de Samuel Bernard.

FERDINAND, *à part.*

C'est au moins un banquier. Honorons l'opulence.

(*Haut*).

Je suis charmé de faire avec vous connaissance.

DUCOUDRAI.

Comme un de vos amis traitez-moi désormais.

(*A part*).

C'est un aventurier, ou je n'en vis jamais.

(*Haut*).

Je n'ai pas oublié que votre illustre père,
En sage, en philosophe, a parcouru la terre.
Son exemple par vous paraît être imité.

FERDINAND.

J'ai vu les quatre parts de ce globe habité.

DUCOUDRAI.

Mais où résidez-vous ? Quel pays est le vôtre ?

FERDINAND.

Le monde est mon pays : je n'en connais point d'autre.

DUCOUDRAI.

Oh ! c'est bien singulier.

GASPARD, *à part.*

Oh ! qu'il est étourdi.

FERDINAND.

Tantôt j'habite au Nord, et tantôt au Midi.
Je n'ai point de séjour, ni de lieu domestique.
Je possède un château seulement au Mexique.

GASPARD, *à part.*

On n'a jamais menti plus intrépidement.

DUCOUDRAI.

Vous avez au Mexique un château ! c'est charmant.

FERDINAND.

Je l'acquis par hasard : l'histoire en est plaisante.
Je vais vous la conter.

GASPARD, *à part.*

Voyons comme il invente.

FERDINAND.

J'étais dans le Mexique, où je me promenais
Sous des palmiers touffus dont l'ombrage était frais.

A quelques pas de là, sur un vallon immense
Dominait un château de superbe apparence.
Je suis un mouvement de curiosité :
J'arrive, et l'on m'accueille avec civilité.
J'entre, et bientôt par-tout j'erre seul, et sans guide.
Je me crois transporté dans le palais d'Armide.
Je ne le peindrai point ; je manque, j'en convien,
Du talent, qu'il faudrait, pour m'en acquitter bien.
Le génie en conçut la noble architecture,
Et l'art à chaque pas fait honte à la nature.
Pour tout dire, en un mot, ce beau séjour forma
Le plus beau des palais du roi Montézuma.

DUCOUDRAI.

Je suis tout ébloui de sa magnificence.

GASPARD *à part.*

Je suis émerveillé de son impertinence.

FERDINAND

L'agréable séjour, sur ma foi, que voilà !
Fut ma réflexion : j'aimerais vivre là.
Je demande à parler à celui qui l'habite.
Le possesseur paraît. C'est un jeune homme.

DUCOUDRAI.

Ensuite.

FERDINAND.

Il me reçoit au mieux. Nous conversons gaiment,
Et nous faisons ensemble un déjeuné charmant.
Je n'ai jamais connu jeune homme plus aimable ;
Il avait un défaut, défaut considérable ;
Il aimait à jouer, jouait un jeu d'enfer,
Risquait cent mille écus sur pair et sur impair.
Votre maison, lui dis-je, elle est peut-être à vendre ?
Non, elle est à jouer : bref, il se fait entendre :
Coup unique, à trois dés. Va, lui dis-je, et dix-sept
Est le point pour son compte, amené du cornet.

DUCOUDRAI.

Oh ! vous avez perdu.

FERDINAND.

La peur m'en accompagne.
En jouant : j'ai joué. Raffle de six ; je gagne.

DUCOUDRAI.

C'est charmant. Quelque chose ici m'étonne un peu ;
Vous n'avez pas joué je crois, sans mettre au jeu.

FERDINAND.

Vous pouvez le penser.

DUCOUDRAI.

Je me le persuade.
Vous étiez donc suivi dans votre promenade,
De mulets, ou chevaux, chargés d'or.

FERDINAND.

Mon dieu! non.
Je ne possédais pas un ducat!

DUCOUDRAI.

Que sait-on?
Bons effets!

FERDINAND.

Pas du tout.

DUCOUDRAI.

Voilà de l'hiperbole;
On ne joua jamais des châteaux sur parole.

FERDINAND.

J'avais un diamant.

DUCOUDRAI.

Il devait être beau.

FERDINAND.

Nous l'avions estimé la valeur du château.
C'est qu'il était, monsieur, d'un prix considérable.

DUCOUDRAI.

Ce petit bijou-là devait être impayable.

GASPARD.

Oui, certe, il l'est encore, et long-tems le sera.
Je réponds que jamais monsieur ne le vendra.

DUCOUDRAI.

C'est fort: mais c'est joli Quelqu'un vient.
A part. C'est le diable.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, FRANGINO.

FRANGINO.

C'est moi; c'est encor moi.

DUCOUDRAI, *à part.*

Cet homme est détestable.

FRANGINO.

J'arrive en importun. C'est égal.

DUCOUDRAI, *bas à Frangino.*

Parlez bas.
Ces messieurs n'ont que voir à nos petits débats.
(*Bas à Ferdinand*).
Cet homme me voudrait parler en confidence.

FERDINAND.

Faut-il nous retirer?

FRANGINO.

Peu m'importe.

DUCOUDRAI.

(*Bas à Frangino*). Silence.

(*bas à Ferdinand*).

C'est un vieillard fort pauvre et modeste.

FERDINAND.

(*Bas à Ducoudrai.* J'entends.

DUCOUDRAI, *bas à Ferdinand.*

Il faut bien ménager l'amour-propre des gens.

FRANGINO.

Que de chuchottemens! je hais tout ce mystère.

DUCOUDRAI, *à Frangino*

Je vais, dans un moment, songer à votre affaire.

(*A Ferdinand*).

Il faut vous faire voir où vous habiterez.
On va vous montrer tout, et vous en jugerez.

(*Il sonne*). — *A part.*

Avec ses créanciers qu'il faut de patience!

FRANGINO, *à part.*

Avec ses débiteurs qu'il faut de complaisance!

(*Le domestique parait.*)

DUCOUDRAI.

Fort bien; je vois déjà paraître un de mes gens.
Conduisez ces messieurs dans mes appartemens.

SCENE XI.

DUCOUDRAI, FRANGINO.

FRANGINO.

Je vais d'abord au fait, sans plus de préambule.
Avez-vous de l'argent?

DUCOUDRAI.

Quel propos ridicule!

FRANGINO.

On n'en avez-vous pas?

DUCOUDRAI.

J'attends sous quatre jours
Deux mille écus tournois.

FRANGINO.

Vous attendez toujours,

DUCOUDRAI.

Combien vous est-il dû ?

FRANGINO.

Douze cents francs, je pense.

DUCOUDRAI.

Le calcul n'est pas fait, je crois, en conscience.

FRANGINO.

Je vous lance un huissier avec quatre records,
Et j'aurai contre vous une prise de corps.

DUCOUDRAI.

Fi donc ! vous parlez là comme un homme insensible.

FRANGINO.

Je suis, quand on me doit, un créancier terrible.

DUCOUDRAI.

Grace à nos douces mœurs, il est presqu'oublié
Le tems où l'on était barbare et sans pitié.
L'honnête débiteur que l'infortune accable,
A dans son créancier un ami pitoyable,
Qui, plaignant un revers qu'il peut craindre à son tour,
A de l'humanité pour en trouver un jour.
Ce sont des procédés qu'on se rend, qu'on se prête.
Ah ! si toutes les fois qu'on reclame une dette,
Il fallait mettre aux champs l'huissier, et ses records,
La moitié de Paris saisirait l'autre au corps.

FRANGINO.

Vous venez-là de faire une phrase superbe.
Chacun de vos grands mots doit devenir proverbe.
Humanité ! c'est beau. Procédés ! c'est joli.
Mais je veux de l'argent.

DUCOUDRAI.

Oh ! quel cœur endurci !
Je suis bon de vouloir attendrir un corsaire.
Allez vous promener.

FRANGINO.

Si je n'en veux rien faire.
Vous ne connaissez-pas Frangino, C'est qu'il fait
Un vacarme, un tapage, un bruit, quand il s'y met !
Ah ! ah !

DUCOUDRAI.

Ne criez-point.

FRANGINO.

Je veux crier : je crie,
Et je crierai toujours.

DUCOUDRAI.

Finissez je vous prie.

FRANGINO,

FRANCINO.

Je ne finirai pas ; je vais réitérer.

DUCOUDRAI.

Vous faites un Scandale à me deshonorer.

FRANCINO.

Bruit, scandale, et rumeur, c'est ce que je demande.

DUCOUDRAI.

Ma sœur vous entendra.

FRANCINO.

Je veux qu'elle m'entende.

DUCOUDRAI.

Faut-il lui révéler l'embarras où je suis.
Faut-il.....

FRANCINO.

Au dépourvu pourquoi vous être mis ?
Un homme tel que vous, opulent, qu'on sait l'être ?
Jouer à la bouillotte ! Ah ! c'est par la fenêtre
Jetter en étourdi son argent !

DUCOUDRAI.

Attendez.

FRANCINO.

Impossible.

DUCOUDRAI.

Deux môts.

FRANCINO.

Je n'en ai qu'un : soldez

DUCOUDRAI.

Je solde.

FRANCINO.

Je reçois.

DUCOUDRAI.

Peut-être.

FRANCINO.

Je demeure.

DUCOUDRAI.

Je demande un délai :

FRANCINO.

Je vous accorde une heure.

DUCOUDRAI.

C'est bien peu.

FRANCINO.

C'est assez.

DUCOUDRAI.

Daignez . . .

FRANGINO.

Je daignerai . . .

DUCOUDRAI.

Vous retirer.

FRANGINO.

Non pas.

DUCOUDRAI.

Comment ?

FRANGINO.

Je resterai.

DUCOUDRAI.

Ici !

FRANGINO.

C'est mon dessein.

DUCOUDRAI.

Passez ailleurs, de grâce.

FRANGINO.

Où ?

DUCOUDRAI.

Dans ce cabinet.

FRANGINO.

Il me faut de l'espace.

(DUCOUDRAI, *ouvre la porte du cabinet*).

Voyez : l'endroit est vaste, et même assez joli :
C'est ma bibliothèque; entrez, et dormez-y.

FRANGINO.

Je ne dormirai pas. Je ferai ma quittance.

(*Il tire sa montre*).

Ma montre va fort bien ; jamais elle n'avance.
Et retarde encor moins.

DUCOUDRAI.

Quelle réflexion !

FRANGINO.

L'heure ! vous entendez.

DUCOUDRAI.

C'est entendu.

FRANGINO.

C'est bon.

(*Il entre dans le cabinet.*).

SCÈNE XII.

DUCOUDRAI.

Enfermons prudemment à la clé ce corsaire,
Qui du diable en ce jour est pour moi l'émissaire.

Vaine précaution! quand l'heure sonnera,
Avec bruit et rumeur le sot m'avertira.
Ce jeune homme est menteur, et je crois m'y connaître.
Mais cet appartement lui conviendra peut-être.
Je lui puis en ce cas vendre mon mobilier,
Et je me débarasse ainsi du créancier.
Que de momens cruels à passer dans la vie
Si l'on n'avait recours à la philosophie,
Pour braver quelque fois le sort persécuteur,
On se pendrait . . . Allons rejoindre mon menteur.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE

FERDINAND, GASPARD.

FERDINAND.

A ce que j'ai vu là, j'étais loin de m'attendre.

GASPARD.

Votre admiration a de quoi me surprendre.
Pour moi, je n ai rien vu de bien superbe là.
Médiocre et mesquin, j'ai trouvé tout cela;
Ce mobilier fut fait du tems de nos grands pères.

FERDINAND.

Eh! qui te parle ici de toutes ces misères?

GASPARD.

De quoi parlez-vous donc?

FERDINAND.

De cet objet charmant,
Que nous avons trouvé dans cet appartement.

GASPARD.

J'étais loin de penser à cette jeune dame.
Du maître du logis n'est-elle pas la femme?

FERDINAND.

Non : elle a dit mon frère en lui parlant.

GASPARD.

Fort bien.
C'est la sœur; femme ou sœur. cela ne me fait rien.

FERDINAND.

Cela m'importe à moi.

GASPARD.

Je ne le pensais guères,
Et ce ne sont pas là, selon moi, nos affaires.

FERDINAND.

Je conçois un projet brillant, un peu hardi;
Gaspard, un coup de maître.

GASPARD.

Ou plutôt d'étourdi.

FERDINAND.

Je suis jeune, assez bien. très-gai de caractère :
J'ai soupçonné parfois que j'avais l'art de plaire,
Et plus d'une beauté me vit à ses genoux
Risquer un doux aveu, sans se mettre en courroux.
La demoiselle a l'air de porter un cœur tendre,
Et par ce faible aimable, on pourra la surprendre.

Le frère, très-aîné de sa très-jeune sœur,
Je dois le présumer, est un peu son tuteur.
Pour celui-là, Gaspard, l'excellent personnage!
Un naïf caractère est peint sur son visage
Je le crois de ces gens qui ne doutent de rien.
Je pourrai sans efforts le subjuguer.

GASPARD.

Fort bien.
Ils sont fiers vos projets. Vous êtes téméraire.
Dupez les bonnes gens : je vous laisserai faire.
Je ne me permettrai qu'une réflexion.
Quand on met, par hasard, au théâtre, un frippon,
On donne un pareil rôle au valet : c'est l'usage.
Le maître a les vertus et les mœurs en partage.
Votre plan me paraît assez peu régulier :
Car je suis l'honnête homme ici : c'est singulier.
Disposez, filez bien votre intrigue hardie ;
Nous allons à rebours jouer la comédie.

FERDINAND.

Tais-toi.

SCENE II.

LES PRECEDENS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

Je viens, messieurs, de vos réflexions
Savoir le résultat, et vos intentions.
Vous avez vu tous deux mon humble domicile.

FERDINAND.

Hors ce cabinet-là.

DUCOUDRAI.

C'est un petit asyle.
Un boudoir, un vrai coin. Eh bien! qu'en dites-vous ?
Etes-vous satisfaits ? nous arrangerons-nous ?

GASPARD.

Tout cet ameublement me semble bien antique.

DUCOUDRAI.

Il en est à mes yeux d'autant plus magnifique.
C'est celui de Ninon, d'âge en âge gardé,
Et sur mon vieux sopha s'assit le grand Condé.
J'ai le fauteuil encore où se plaça Molière
Le jour qu'il lut Tartuffe à la cour toute entière.
Ennemi du mesquin, et du colifichet,

DUCOUDRAI.

Combien vous est-il dû ?

FRANGINO.

Douze cents francs, je pense.

DUCOUDRAI.

Le calcul n'est pas fait, je crois, en conscience.

FRANGINO.

Je vous lance un huissier avec quatre records,
Et j'aurai contre vous une prise de corps.

DUCOUDRAI.

Fi donc ! vous parlez là comme un homme insensible.

FRANGINO.

Je suis, quand on me doit, un créancier terrible.

DUCOUDRAI.

Grace à nos douces mœurs, il est presqu'oublié
Le tems où l'on était barbare et sans pitié.
L'honnête débiteur que l'infortune accable,
A dans son créancier un ami pitoyable,
Qui, plaignant un revers qu'il peut craindre à son tour,
A de l'humanité pour en trouver un jour.
Ce sont des procédés qu'on se rend, qu'on se prête.
Ah ! si toutes les fois qu'on reclame une dette,
Il fallait mettre aux champs l'huissier, et ses records,
La moitié de Paris saisirait l'autre au corps.

FRANGINO.

Vous venez-là de faire une phrase superbe.
Chacun de vos grands mots doit devenir proverbe.
Humanité ! c'est beau. Procédés ! c'est joli.
Mais je veux de l'argent.

DUCOUDRAI.

Oh ! quel cœur endurci !
Je suis bon de vouloir attendrir un corsaire.
Allez vous promener.

FRANGINO.

Si je n'en veux rien faire.
Vous ne connaissez pas Frangino, C'est qu'il fait
Un vacarme, un tapage, un bruit, quand il s'y met !
Ah ! ah !

DUCOUDRAI.

Ne criez point.

FRANGINO.

Je veux crier : je crie,
Et je crierai toujours.

DUCOUDRAI.

Finissez je vous prie.

FRANGINO.

FRANCINO.

Je ne finirai pas ; je vais réitérer.

DUCOUDRAI.

Vous faites un Scandale à me deshonorer.

FRANCINO.

Bruit, scandale, et rumeur, c'est ce que je demande.

DUCOUDRAI.

Ma sœur vous entendra.

FRANCINO.

Je veux qu'elle m'entende.

DUCOUDRAI.

Faut-il lui révéler l'embarras où je suis.
Faut-il.....

FRANCINO.

Au dépourvu pourquoi vous être mis ?
Un homme tel que vous, opulent, qu'on sait l'être ?
Jouer à la bouillotte ! Ah ! c'est par la fenêtre
Jetter en étourdi son argent !

DUCOUDRAI.

Attendez.

FRANCINO.

Impossible.

DUCOUDRAI.

Deux môts.

FRANCINO.

Je n'en ai qu'un : soldez

DUCOUDRAI.

Je solde.

FRANCINO.

Je reçois.

DUCOUDRAI.

Peut-être.

FRANCINO.

Je demeure.

DUCOUDRAI.

Je demande un délai :

FRANCINO.

Je vous accorde une heure.

DUCOUDRAI.

C'est bien peu.

FRANCINO.

C'est assez.

DUCOUDRAI.

Daignez . . .

DUCOUDRAI.

Combien vous est-il dû ?

FRANGINO.

Douze cents francs, je pense.

DUCOUDRAI.

Le calcul n'est pas fait, je crois, en conscience.

FRANGINO.

Je vous lance un huissier avec quatre records,
Et j'aurai contre vous une prise de corps.

DUCOUDRAI.

Fi donc ! vous parlez là comme un homme insensible.

FRANGINO.

Je suis, quand on me doit, un créancier terrible.

DUCOUDRAI.

Grace à nos douces mœurs, il est presqu'oublié
Le tems où l'on était barbare et sans pitié.
L'honnête débiteur que l'infortune accable,
A dans son créancier un ami pitoyable,
Qui, plaignant un revers qu'il peut craindre à son tour,
A de l'humanité pour en trouver un jour.
Ce sont des procédés qu'on se rend, qu'on se prête.
Ah ! si toutes les fois qu'on reclame une dette,
Il fallait mettre aux champs l'huissier, et ses records,
La moitié de Paris saisirait l'autre au corps.

FRANGINO.

Vous venez-là de faire une phrase superbe.
Chacun de vos grands mots doit devenir proverbe.
Humanité ! c'est beau. Procédés ! c'est joli.
Mais je veux de l'argent.

DUCOUDRAI.

Oh ! quel cœur endurci !
Je suis bon de vouloir attendrir un corsaire.
Allez vous promener.

FRANGINO.

Si je n'en veux rien faire.
Vous ne connaissez pas Frangino, C'est qu'il fait
Un vacarme, un tapage, un bruit, quand il s'y met !
Ah ! ah !

DUCOUDRAI.

Ne criez point.

FRANGINO.

Je veux crier : je crie,
Et je crierai toujours.

DUCOUDRAI.

Finissez je vous prie.

FRANGINO.

FRANCINO.

Je ne finirai pas ; je vais réitérer.

DUCOUDRAI.

Vous faites un Scandale à me deshonorer.

FRANCINO.

Bruit, scandale, et rumeur, c'est ce que je demande.

DUCOUDRAI.

Ma sœur vous entendra.

FRANCINO.

Je veux qu'elle m'entende.

DUCOUDRAI.

Faut-il lui révéler l'embarras où je suis.
Faut-il.....

FRANCINO.

Au dépourvu pourquoi vous être mis ?
Un homme tel que vous, opulent, qu'on sait l'être ?
Jouer à la bouillotte ! Ah ! c'est par la fenêtre
Jetter en étourdi son argent !

DUCOUDRAI.

Attendez.

FRANCINO.

Impossible.

DUCOUDRAI.

Deux môts.

FRANCINO.

Je n'en ai qu'un : soldez

DUCOUDRAI.

Je solde.

FRANCINO.

Je reçois.

DUCOUDRAI.

Peut-être.

FRANCINO.

Je demeure.

DUCOUDRAI.

Je demande un délai :

FRANCINO.

Je vous accorde une heure.

DUCOUDRAI.

C'est bien peu.

FRANCINO.

C'est assez.

DUCOUDRAI.

Daignez . . .

FRANCINO.

Je daignerai . . .

DUCOUDRAI.

Vous retirer.

FRANCINO.

Non pas.

DUCOUDRAI.

Comment ?

FRANCINO.

Je resterai.

DUCOUDRAI.

Ici !

FRANCINO.

C'est mon dessein.

DUCOUDRAI.

Passez ailleurs, de grâce.

FRANCINO.

Où ?

DUCOUDRAI.

Dans ce cabinet.

FRANCINO.

Il me faut de l'espace.

(DUCOUDRAI, *ouvre la porte du cabinet*).

Voyez : l'endroit est vaste, et même assez joli :
C'est ma bibliothèque; entrez, et dormez-y.

FRANCINO.

Je ne dormirai pas. Je ferai ma quittance.

(*Il tire sa montre*).

Ma montre va fort bien ; jamais elle n'avance,
Et retarde encor moins.

DUCOUDRAI.

Quelle réflexion !

FRANCINO.

L'heure ! vous entendez.

DUCOUDRAI.

C'est entendu.

FRANCINO.

C'est bon.

(*Il entre dans le cabinet.*).

SCÈNE XII.

DUCOUDRAI.

Enfermons prudemment à la clé ce corsaire,
Qui du diable en ce jour est pour moi l'émissaire.

Vaine précaution! quand l'heure sonnera,
Avec bruit et rumeur le sot m'avertira.
Ce jeune homme est menteur, et je crois m'y connaître.
Mais cet appartement lui conviendra peut-être.
Je lui puis en ce cas vendre mon mobilier,
Et je me débarasse ainsi du créancier.
Que de momens cruels à passer dans la vie
Si l'on n'avait recours à la philosophie,
Pour braver quelque fois le sort persécuteur,
On se pendrait... Allons rejoindre mon menteur.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE

FERDINAND, GASPARD.

FERDINAND.

A ce que j'ai vu là, j'étais loin de m'attendre.

GASPARD.

Votre admiration a de quoi me surprendre.
Pour moi, je n'ai rien vu de bien superbe là.
Médiocre et mesquin, j'ai trouvé tout cela;
Ce mobilier fut fait du tems de nos grands pères.

FERDINAND.

Eh! qui te parle ici de toutes ces misères?

GASPARD.

De quoi parlez-vous donc?

FERDINAND.

De cet objet charmant,
Que nous avons trouvé dans cet appartement.

GASPARD.

J'étais loin de penser à cette jeune dame.
Du maître du logis n'est-elle pas la femme?

FERDINAND.

Non : elle a dit mon frère en lui parlant.

GASPARD.

Fort bien.
C'est la sœur; femme ou sœur, cela ne me fait rien.

FERDINAND.

Cela m'importe à moi.

GASPARD.

Je ne le pensais guères,
Et ce ne sont pas là, selon moi, nos affaires.

FERDINAND.

Je conçois un projet brillant, un peu hardi;
Gaspard, un coup de maître.

GASPARD.

Ou plutôt d'étourdi.

FERDINAND.

Je suis jeune, assez bien, très-gai de caractère :
J'ai soupçonné parfois que j'avais l'art de plaire,
Et plus d'une beauté me vit à ses genoux
Risquer un doux aveu, sans se mettre en courroux.
La demoiselle a l'air de porter un cœur tendre,
Et par ce faible aimable, on pourra la surprendre.

Le frère, très-aimé de sa très-jeune sœur.
Je dois le présumer, est un peu son tuteur.
Pour celui-là, Gaspard, l'excellent personnage!
Un naïf caractère est peint sur son visage
Je le crois de ces gens qui ne doutent de rien.
Je pourrai sans efforts le subjuguer.

GASPARD.

Fort bien.
Ils sont fiers vos projets. Vous êtes téméraire.
Dupez les bonnes gens, je vous laisserai faire.
Je ne me permettrai qu'une réflexion.
Quand on met, par hasard, au théâtre, un fripon,
On donne un pareil rôle au valet : c'est l'usage.
Le maître a les vertus et les mœurs en partage.
Votre plan me paraît assez peu régulier :
Car je suis l'honnête homme ici : c'est singulier.
Disposez, fiez bien votre intrigue hardie :
Nous allons à rebours jouer la comédie.

FERDINAND.

Tais-toi.

SCENE II.

LES PRECEDENS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

Je viens, messieurs, de vos réflexions
Savoir le résultat, et vos intentions.
Vous avez vu tous deux mon humble domicile.

FERDINAND.

Hors ce cabinet-là.

DUCOUDRAI.

C'est un petit asyle.
Un boudoir, un vrai coin. Eh bien, qu'en dites-vous?
Etes-vous satisfaits? nous arrangerons-nous?

GASPARD.

Tout cet ameublement me semble bien antique.

DUCOUDRAI.

Il en est à mes yeux d'autant plus magnifique.
C'est celui de Ninon, d'âge en âge gardé,
Et sur mon vieux sopha s'assit le grand Condé.
J'ai le fauteuil encore où se plaça Molière
Le jour qu'il lut Tartuffe à la cour toute entière
Ennemi du mesquin, et du colifichet,

Je n'aime pas d'ailleurs les meubles que l'on fait.
L'art, dépourvu de grace et de magnificence,
Semble de jour en jour retomber en enfance :
Il nous fait remonter aux tems de nos aïeux,
Et produit du nouveau, renouvellé du vieux.

FERDINAND.

Ou modernes, ou vieux, vos meubles me conviennent.

DUCOUDRAI.

Dites un mot, un seul : à vous ils appartiennent.

FERDINAND.

A quel prix ?

DUCOUDRAI.

Peuvent-ils en avoir.

FERDINAND.

Mais encor ?

DUCOUDRAI

J'en devrais exiger le juste poids en or.
Il est des raretés qui sont inestimables.
Les meubles de Ninon doivent être impayables.
Je vous en fais le don. Comptez-moi seulement
Un rien, deux mille écus.

FERDINAND.

J'acquiers l'ameublement.

GASPARD, *bas à Fernand.*

Je crois que vous rêvez.

FERDINAND, *à part.*

Gaspard pourrait me nuire.
Il est sot et bavard ; il faut qu'il se retire.

(*Haut*).

Gaspard, allez de suite à l'hôtel de la paix,
Où je suis descendu, veiller sur mes effets.

GASPARD.

Mon Dieu, ne craignez-pas, Monsieur, qu'on vous les vole.

FERDINAND, *bas à Gaspard.*

Sors donc ; j'ai mes motifs.
Impérativement. Obéissez.

GASPARD.

Je vole.

(*Bas à Ferdinand*).

Un mot essentiel. Vous pensez être fin.
Gardez-vous de cet homme : il a l'œil bien malin.

Sans beaucoup trop d'orgueil, que l'on pourra m'aimer.

DUCOUDRAI.

J'entends, ma sœur vous aime. Elle est sous ma tutelle,
Et, comme il me plaira, je puis disposer d'elle.
Or çà, vous voulez donc devenir son époux?

FERDINAND.

C'est mon vœu le plus cher.

DUCOUDRAI.

Monsieur, elle est à vous.

FERDINAND.

Vous ne vous donnez pas le tems de me connaître.

DUCOUDRAI.

Je vous connais assez.

FERDINAND.

Vous vous trompez peut-être.

DUCOUDRAI.

Jamais je ne prononce, et je ne juge en l'air;
J'ai suivi les leçons du fameux Lavater:
D'après ses procédés j'observe et j'étudie;
Mais mon tact est rapide; au coup-d'œil j'apprécie.
A l'instant, à part moi, je ne le cele pas,
J'ai détaillé vos traits. Je me suis dit tout bas,
Ce jeune homme est heureux en phisionomie.

FERDINAND.

Ah! Monsieur!

DUCOUDRAI.

Sur son front se peint la bonhomie.

FERDINAND.

Ah! Monsieur!

DUCOUDRAI.

Dans ses yeux la probité se lit.

FERDINAND.

De grâce.

DUCOUDRAI.

Et son sourire est d'un homme d'esprit.

FERDINAND.

Vous me flattez.

DUCOUDRAI, *à part.*

C'est vrai. (*Haut*). Votre erreur est extrême.
Je suis, mon jeune ami, la sincérité meme.
Eh! oui: vous devez être humain et généreux:
J'aime à le répéter: je l'ai lu dans vos yeux.
Je fais réflexion que la modique somme,
Que vous avez sur vous, peut sauver un brave homme.

FERDINAND, *à part.*

Il en revient encore à son maudit vieillard.

DUCOUDRAI.

N'en parlons plus, jeune homme.

A part.

J'y saurai revenir ; j'ai convoité la somme.

Haut.

Que j'aime quand j'y pense à connaître le fils
De feu Cagliostro qui fut de mes amis !
J'ai reçu de sa part, oui, plus d'un bon office.
Un jour il me rendit un signalé service
Je ne suis point ingrat, et je m'en ressouvien.

FERDINAND, *à part.*

J'aime la douce erreur de ce bon Parisien..

DUCOUDRAI.

Je voudrais à mon tour, à son fils être utile;
Je suis des principaux de cette grande ville :
Dans la société je suis très-répandu,
Et chez quelque grands même intimement connu.
Voulez-vous un emploi d'assez haute importance,
Daus la magistrature, ou bien dans la finance ?

FERDINAND.

Vous voyez des mortels le moins ambitieux.

DUCOUDRAI.

Vous-voulez à Paris vous amuser, tant mieux.

FERDINAND.

Je suis las de plaisirs, de jeux et de folie,

DUCOUDRAI.

Fort bien ; j'aime à vous voir de la philosophie
Il est bien doux de vivre aucoin de son foyer,
Au sein de son ménage : il faut vous marier.
Il existe à Paris d'aimables demoiselles,
D'excellente famille, aussi riches que belles,
On vous en trouvera, jeune-homme.

FERDINAND, *A part.*

Il est charment.
Dans mon projet, lui-même, il donne innocemment.

Haut.

A propos, en parlant de Demoiselle aimable,
Vous avez, mon cher hôte, une sœur adorable.
Heureux qui, quelque jour, obtiendra tant d'appas.

DUCOUDRAI, *à part.*

Il la croit fille encor : ne le détrompons pas.

(*Haut*).

Vous trouvez donc ma sœur passablement jolie.

FERDINAND.

FERDINAND.

Sans façon, sans détour, parlez-moi, je vous prie :
A sa main, par hasard, ne pourrais-je aspirer?

DUCOUDRAI

Un homme tel que vous ne pourrait qu'honorer ;
Mais il est....

FERDINAND.

Quelqu'obstacle à mes desirs contraire...

DUCOUDRAI.

Monsieur, c'est à ma sœur...

FERDINAND.

Qu'il faut chercher à plaire.
Entre nous, d'un air tendre elle m'a regardé,
Et d'un amour naissant je suis persuadé.

DUCOUDRAI, *à part.*

Le fat ! de le tromper je me faisais scrupule.
Mais il est à tel point et vain et ridicule,
Que je vais sans pitié l'abuser et mentir,

FERDINAND.

Ce que je vous ai dit vous donne à réfléchir !

DUCOUDRAI

Monsieur, un mariage est une grave affaire,
Et qui ne se doit pas traiter à la légère.
Si ma sœur a pour vous de l'inclination,
J'aurais mauvaise grâce à l'opposition.

FERDINAND.

Monsieur, en vérité...

DUCOUDRAI.

Je pense au misérable
Dont je vous ai parlé. Son triste sort m'accable.
Vous avez, dites-vous...

FERDINAND.

Monsienr, je vous ai dit...

DUCOUDRAI.

Sans l'absence, Monsieur, de mon caissier maudit...
(*A part*).
Il est et sourd, et dur. Pour l'attendrir que faire
Hasardons un moyen, quoiqu'il soit téméraire.
(*Haut*).
Je vous crois pour ma sœur un excellent parti,
Et vous feriez un couple assez bien assorti.
C'est ma sœur au surplus qu'intéresse l'affaire,
Et son consentement vous devient nécessaire.
Tachez de l'obtenir.

FERDINAND.

Comment? par quel moyen?

DUCOUDRAI

Ne pouvez-vous ensemble avoir un entretien?
Et parbleu! pourquoi pas? La chose est naturelle.
Je vais chercher ma sœur, et reviens avec elle.

SCENE IV.

FERDINAND.

Je plairai, je l'espère, à la sœur, aisément.
Quand j'y pense, ma foi cela serait charmant,
Si, par un trait brillant couronnant ma carrière,
J'épousais à Paris une riche héritière.

SCENE V.

FERDINAND, DUCOUDRAI, CELESTINE.

CÉLESTINE, *dans le fond du théâtre à Ducoudrai.*

Entre nous d'un air tendre elle m'a regardé,
Et d'un amour naissant je suis persuadé!
Il vous a dit cela. Sortez: laissez-moi faire,
Je vais rire aux dépens du jeune téméraire.

DUCOUDRAI, *à Ferdinand.*

Voici ma jeune sœur; je la laisse avec vous.
Obtenez son aveu. Vous êtes son époux.
(*Haut*).
Il arrive chez moi des gens qui me demandent,
Et dans mon cabinet quatre courtiers m'attendent.
A part et en sortant.
Je puis sans crainte ensemble un instant les laisser,
Un grand quart-d'heure au moins est encore à passer.

SCENE VI.

CÉLESTINE, FERDINAND.

CELESTINE, *à part.*

A ces présomptueux il convient que l'on donne
Des leçons quelquefois. J'en prépare une bonne.

FERDINAND, *à part.*

Obtenez son aveu. Vous l'épousez! fort bien.
J'ai celui de son frère. Oh! j'obtiendrai le sien.

CÉLESTINE.

Mon frère est singulier. Il vient de me prescrire
De rester avec vous. Qu'avez-vous à me dire?

FERDINAND.

Tout ce qu'autour de vous, dans un commun discours,
Par-tout vous entendez répéter tous les jours,
Ce qu'il faut qu'on vous dise après vous avoir vue,
Ce qu'il faut dire encor, vous ayant entendue,
Que vous êtes charmante, et qu'aux plus doux appas...

CÉLESTINE.

Ce que vous m'apprenez ; je ne le savais pas.

FERDINAND.

De mille adorateurs vous n'êtes pas pourvue,
Et l'on ne vous fait pas une cour assidue!

CÉLESTINE.

Oh! personne ne fait attention à moi,
Et l'on me prend encor pour un enfant, je croi.

FERDINAND.

Cela n'est pas possible, et n'est pas vraisemblable.

CÉLESTINE.

Cela ne laisse pas que d'être véritable.
Je fuis les jeunes gens; j'en conviens, entre nous.
Je ne dis pas cela, monsieur, au moins pour vous.

FERDINAND.

Je sens tout l'agrément de cette préférence.

CÉLESTINE.

Toujours naïvement je dis ce que je pense.
Vous avez je l'avoue, un air de bonne foi,
Et de sincérité, qui me plait fort à moi.

FERDINAND.

Ah! si vous éprouviez aussi... mais non... je n'ose
Me flatter.....

CÉLESTINE.

Mais pour vous j'éprouve quelque chose.

FERDINAND.

Si c'était de l'amour.....

CÉLESTINE.

Cela se pourrait bien:
Mais, à dire le vrai, ma foi! je n'en sais rien.
L'amour est, voyez-vous, un sentiment si tendre...

FERDINAND.

Qu'en le définissant, on le fait mal comprendre.
Mais vous n'avez jamais aimé.

CÉLESTINE.

Pardonnez moi.

FERDINAND.

Comment ?

CÉLESTINE.

Oh! J'ai, monsieur aimé de bonne foi...

FERDINAND.

Un jeune homme !

CELESTINE.

A peu près : mais beau, plein de malice,
Bien caressant, bien tendre : on le nommait narcisse.
Je cueillais avec lui des fleurs dans les vallons,
Et nous courions ensemble après les papillons.
Parfois j'y pense encore, et, malgré moi, j'en pleure.

FERDINAND.

Eh ! quel âge aviez vous ?

CELESTINE.

Dix ans.

FERDINAND.

A la bonne heure.

(*A part.*)

Elles vont loin par fois ces innocentes ci.
Je craignais... me voilà rassuré, dieu merci.

(*Haut.*)

Je ne vous parle pas des jeux de votre enfance,
Ni des amusemens de la simple innocence.
Il est-un sentiment plus doux, plus enchanteur,
De nos jours qu'il distrait charme consolateur,
Qui fait qu'un ame a l'autre est soudain assortie
Par le rapport intime appellé simpathie,
Et c'est enfin celui que j'éprouve pour vous.

CELESTINE.

Ah ! vous êtes trop bon, monsieur.

FERDINAND.

Entendons nous.
Qu'éprouvez vous pour moi ? soyez toujours sincère.
Ai-je au moins, dites moi, le bonheur de vous plaire ?

CELESTINE.

Que faut-il que je dise ? eh ! mais ! j'éprouve là
Je ne sais quoi... tenez : expliquez-vous cela.
Quand vous me regardez, même sans me rien dire,
Je ris : me parlez vous ? il me faut encor rire.

FERDINAND, *à part.*

L'innocente ! elle m'aime, et son cœur m'est connu.

CELESTINE *à part.*

Il croit que je l'adore ! oh ! qu'il est ingenu !

FERDINAND,

Vous êtes jeune : mais...

CELESTINE.

Mais !... quoi ?

Sans beaucoup trop d'orgueil, que l'on pourra m'aimer.

DUCOUDRAI.

J'entends, ma sœur vous aime. Elle est sous ma tutelle,
Et, comme il me plaira, je puis disposer d'elle.
Or çà, vous voulez donc devenir son époux?

FERDINAND.

C'est mon vœu le plus cher.

DUCOUDRAI.

Monsieur, elle est à vous.

FERDINAND.

Vous ne vous donnez pas le tems de me connaître.

DUCOUDRAI.

Je vous connais assez.

FERDINAND.

Vous vous trompez peut-être.

DUCOUDRAI.

Jamais je ne prononce, et je ne juge en l'air;
J'ai suivi les leçons du fameux Lavater :
D'après ses procédés j'observe et j'étudie;
Mais mon tact est rapide; au coup-d'œil j'apprécie.
A l'instant, à part moi, je ne le cèle pas,
J'ai détaillé vos traits. Je me suis dit tout bas,
Ce jeune homme est heureux en phisionomie.

FERDINAND.

Ah! Monsieur!

DUCOUDRAI.

Sur son front se peint la bonhomie.

FERDINAND.

Ah! Monsieur!

DUCOUDRAI.

Dans ses yeux la probité se lit.

FERDINAND.

De grâce.

DUCOUDRAI.

Et son sourire est d'un homme d'esprit.

FERDINAND.

Vous me flattez.

DUCOUDRAI, *à part.*

C'est vrai. (*Haut*). Votre erreur est extrême.
Je suis, mon jeune ami, la sincérité même.
Eh! oui : vous devez être humain et généreux;
J'aime à le répéter : je l'ai lu dans vos yeux.
Je fais réflexion que la modique somme,
Que vous avez sur vous, peut sauver un brave homme.

FERDINAND, *à part.*

Il en revient encore à son maudit vieillard.

Haut.

Pardon, si... *Bas à sa sœur.* Comment-va...

CELESTINE, *Bas à Ducoudrai.*

Je l'ai joué.

DUCOUDRAI, *bas à Célestine.*

Fort bien.

A Ferdinand, et bas.

Comment la trouvez-vous ?

FERDINAND, *bas à Ducoudrai.*

D'une douceur charmante,
D'une naiveté.....

DUCOUDRAI, *bas à Ferdinand.*

Ce rapport-là m'enchante.

Bas à sa sœur.

Laisse-nous.

CELESTINE, *bas à Ducoudrai.*

Volontiers : je n'y saurais tenir.

Haut à Ferdinand.

Monsieur je vous écoute avec trop de plaisir.
Je ne sais pas encor ce qu'il faut dire et taire,
Et, peut-être, avec vous, ai-je été trop sincère.
Il me monte au visage une rougeur, un feu...
Je suis émue au point.....

DUCOUDRAI, *bas à sa sœur.*

Eh ! Mais sors donc.

CELESTINE.

Adieu !

FERDINAND.

Vous sortez !

CELESTINE.

Il le faut...

FERDINAND.

Adieu, mademoiselle !

CELESTINE, *à part et en sortant.*

Oh ! comme il est ma dupe !

FERDINAND, *à part.*

Oh ! qu'elle est naturelle !

SCENE VIII.

FERDINAND, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

Ma sœur nous quitte ; eh bien ?

FERDINAND.

J'ai lieu de présumer,

Vous serez son époux : je vous le garantis.
Cent mille écus de dot.... vos cinquante louis,

FERDINAND.

A ce propos charmant je laisse aller ma bourse.

DUCOUDRAI, *à part.*

Jamais les gens d'esprit ne seront sans ressource.

SCENE IX.

DUCOUDRAI, FERDINAND, FRANGINO.

DUCOUDRAI, *ouvrant la porte du cabinet à Frangino, qui sort aussitôt.*

Sortez, vieillard, qu'accable un rigoureux destin,
De vos afflictions vous allez voir la fin.

FRANGINO.

Que dites-vous donc là? J'ai peine à vous entendre.

DUCOUDRAI, *lui remettant la bourse.*

Tiens, voici ton argent.

FRANGINO.

Je commence à comprendre

DUCOUDRAI, *tirant Ferdinand à l'écart, et lui faisant remarquer Frangino, qui compte son argent.*

Du sein du désespoir vous n'avez jamais vu
Passer un misérable au bonheur imprévu.

FERDINAND.

Jamais.

DUCOUDRAI.

D'un beau tableau contemplez le modèle.
La surprise d'abord! comme elle est naturelle!
Puis cette hilarité qui brille en ce regard!
Que n'es-tu là, Guérin? tu peindrais mon vieillard!
Dessinez-vous, jeune homme?

FERDINAND.

Assez bien.

DUCOUDRAI.

Quel dommage
De n'avoir pas le tems? vous feriez cet ouvrage.

FRANGINO.

C'est bien douze cents francs.

DUCOUDRAI, *avec dignité.*

Je vous en fais le don.
Point de remercîmens. (*Bas*) Ma quittance, fripon!
Va-t-en, faquin!

FRANGINO.

Pourquoi me chasser de la sorte?

DUCOUDRAI.

Me serais-je sur vous abusé, par hasard?

FERDINAND,

Comment?

DUCOUDRAI.

D'après mon cœur j'avais jugé du vôtre :
Je vous crus bienfaisant.

FERDINAND.

Je le suis comme un autre.
Mais.....

DUCOUDRAI.

Je change sur vous un peu d'opinion
Vous balancez à faire une bonne action.
Je vous éprouve au reste, et dans l'instant, peut-être,
Il ne sera plus tems.

Frangino frappe en dedans du cabinet où il est renfermé.

DUCOUDRAI, *à part*

Il m'avertit, le traître,
Que l'heure est écoulée, et je crains la rumeur.
(*Haut*).
Eh bien! vous hésitez.... vous n'aurez pas ma sœur.

FERDINAND.

Monsieur, pouvez-vous bien.....

DUCOUDRAI.

Mais vous même, jeune homme,
Pouvez-vous tant tenir à la plus faible somme?
Il faut avoir un cœur ou de marbre, ou d'airain,
Pour ne pas compâtir aux maux de son prochain.

FERDINAND,

Monsieur, notre entrevue, enfin, est la première :
Au lieu d'être opulent, si j'étais le contraire.

DUCOUDRAI.

Vous connaissez bien peu mes principes encor.
Que m'importent à moi la fortune, un peu d'or,
Et de frivoles biens que le hasard dispense?

(*Frangino frappe plus fort*).

A part.

Le scandaleux maraut! voilà qu'il recommence.
Haut.
L'homme (j'ai retenu cette maxime-là)
Est tout par ce qu'il est, et rien par ce qu'il a.
Vous êtes riche, ou non. Balance misérable!
Vous me convenez fort : ma sœur vous trouve aimable.

Vous

Vous serez son époux : je vous le garantis.
Cent mille écus de dot.... vos cinquante louis,

FERDINAND.

A ce propos charmant je laisse aller ma bourse.

DUCOUDRAI, *à part.*

Jamais les gens d'esprit ne seront sans ressource.

SCENE IX.

DUCOUDRAI, FERDINAND, FRANGINO.

DUCOUDRAI, *ouvrant la porte du cabinet à Frangino, qui sort aussitôt.*

Sortez, vieillard, qu'accable un rigoureux destin,
De vos afflictions vous allez voir la fin.

FRANGINO.

Que dites-vous donc là ? J'ai peine à vous entendre.

DUCOUDRAI, *lui remettant la bourse.*

Tiens, voici ton argent.

FRANGINO.

Je commence à comprendre.

DUCOUDRAI, *tirant Ferdinand à l'écart, et lui faisant remarquer Frangino, qui compte son argent.*

Du sein du désespoir vous n'avez jamais vu
Passer un misérable au bonheur imprévu.

FERDINAND.

Jamais.

DUCOUDRAI.

D'un beau tableau contemplez le modèle.
La surprise d'abord ! comme elle est naturelle !
Puis cette hilarité qui brille en ce regard !
Que n'es-tu là, Guérin ? tu peindrais mon vieillard !
Dessinez-vous, jeune homme ?

FERDINAND.

Assez bien.

DUCOUDRAI.

Quel dommage
De n'avoir pas le tems ? vous feriez cet ouvrage.

FRANGINO.

C'est bien douze cents francs.

DUCOUDRAI, *avec dignité.*

Je vous en fais le don.
Point de remercîmens. (*Bas*) Ma quittance, fripon !
Va-t-en, faquin !

FRANGINO.

Pourquoi me chasser de la sorte ?

GASPARD.

Vous pourriez vous tromper.

FERDINAND,

Pourquoi cela?

GASPARD.

Pour cause.

J'ose douter un peu.....

FERDINAND.

Bah! tu me fais pitié.

Douter! Pourquoi?

GASPARD.

Tantôt vous m'avez renvoyé.
Etranger dans Paris, je n'y connais personne.
La rue aux promeneurs, quand il pleut, n'est pas bonne.
Pour plus d'une valable ou mauvaise raison,
Enfin, je ne suis pas sorti de la maison.
Le portier me reçoit : vous concevez qu'on cause,
Et des maîtres qu'on a, plutôt que d'autre chose.
Ceux-ci sont quelquefois de très-mauvais plaisans;
Ils aiment bien à rire, à se mocquer des gens.

FERDINAND.

Que veux-tu par ces mots me donner à comprendre?

GASPARD

Allons-y par détails : je vais bien vous surprendre.
D'abord l'homme à la bourse est connu du portier;
L'infortuné vieillard était un créancier!

FERDINAND.

Tu mens.

GASPARD.

Ce n'est pas moi! c'est l'autre qui colore,
Le portier. Mais, Monsieur, ce n'est pas tout encore;
On n'est point financier; on n'est point Parisien;
Mais on est de Poitiers.

FERDINAND.

De mon pays!

GASPARD.

Du mien.

FERDINAND.

Tu brodes.

GASPARD.

Non pas moi : c'est l'autre qui suppose,
Le portier. Attendez : voici bien autre chose.
Or çà, vous comptez donc que vous épouserez.
Ce a pourra venir : oui; mais vous attendrez.

FERDINAND.

Finis donc, tu me mets à la plus rude épreuve.

GASPARD.

Eh! oui, vous attendrez que Madame soit veuve.

FERDINAND.

Comment?

GASPARD.

L'aimable sœur n'est point à marier;
Car elle a son époux, si ne ment le portier.
Cet époux est absent : n'en soyez point en peine;
D'une frégate en mer il est le capitaine.

FERDINAND.

Si tu te permettais de ces inventions.....

GASPARD.

Ce n'est pas moi, Monsieur, qui fais les fictions;
C'est l'autre, le portier.

FERDINAND.

Ce que j'apprends m'étonne.
Le nom?

GASPARD.

Je ne l'ai pas demandé.

FERDINAND.

Je soupçonne.
Tu dis qu'à mes dépens s'est amusé la sœur.
Le frère est de Poitiers : ce frère est un menteur.
Je saurai quel il est, et comment il se nomme.

GASPARD.

Vous avez cru, Monsieur, ce frère là bon homme.

FERDINAND, *à part.*

Gaspard est sans réserve, et sans discrétion.
Je vais aller moi-même à l'information.

(*Il sort, sans que Gaspard s'en apperçoive.*).

SCENE XIII.

GASPARD.

Je l'ai jugé tout autre : il a l'œil sardonique,
Le discours équivoque et le rire ironique.
Je vous l'avais bien dit : Vous pensez être fin;
Gardez vous de cet homme, il a l'œil bien malin.
Mais vous allez toujours avec une assurance.....
L'absurdité profonde parfois vous paraît l'évidence.
Je parle à mon écho; mon maître s'est enfui;
Ne l'abandonnons pas, et courons après lui.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE

GASPARD.

Ce qu'il apprit par moi déconcerta mon maître.
Ces gens lui sont suspect ; il voudrait les connaître
Il m'a dit ; laisse moi. Je vais l'attendre ici.
Il y reparaîtra sans doute. l'Etourdi !
Victime de la sœur, et la dupe du frère
Il reçoit en ce jour une leçon sévère.
Enfin il a trouvé ses maîtres aujourd'hui,
Et dans cette maison on est plus fin que lui.
Sans argent, sans amis, qu'allons nous, quand j'y pense
Devenir à paris ? consultons la prudence.
Il faut en pareil cas.....

SCÈNE II.

GASPARD, FERDINAND.

FERDINAND.

A propos te voici
Vas chercher mes effets, et les apporte ici.

GASPARD.

Avant d'exécuter cet ordre qu'on me donne,
Permettez qu'un instant avec vous je raisonne.
La fatigue me pèse, et j'en ai bien assez
Depuis plus de trente ans sur ma tête amassés.
Je crains le chaud, le froid, et sur tout, la famine.
Je vais chercher un maître, avec lequel on dîne.

FERDINAND.

Nous serons opulens, à datter de ce jour.
Tu seras bien surpris, gaspard, a ton retour.

GASPARD.

Je ne vois pas, Monsieur, sur quelle conjecture
Vous fondez cet espoir.

FERDINAND.

Vas toujours je te jure.....

GASPARD.

Allons, courons encore un destin hasardeux.
Vous n'êtes pas prudent : mais vous êtes heureux.

SCENE III.

FERDINAND.

(*Il sonne. Le Domestique de Ducoudrai paraît*).

Faîtes moi le plaisir d'aller tout au plus vite
A Monsieur votre maître annoncer ma visite.

(*Le Domestique sort*).

Il faut que j'en convienne : ils m'ont raillé tous deux.
Fortement, ce matin : j'en suis encore honteux.
Un sot mistifié fait un vacarme étrange :
L'homme d'esprit joué dissimule, et se venge.
Adieu, vastes projets de fortune et d'amour!
Mais j'ai l'occasion de bien rire à mon tour.

SCENE IV.

FERDINAND, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

Monsieur, vous me mandez. J'accours en diligence.

FERDINAND.

Je vous suis obligé de cette complaisance.

DUCOUDRAI.

Vous vous êtes un peu promené dans Paris.
Comment le trouvez-vous?

FERDINAND.

C'est un charmant pays.
Mais brisons là-dessus. Quand comptez-vous me faire
Epouser votre sœur?

DUCOUDRAI.

Au premier jour, j'espère;
Et nous arrangerons incessamment cela.

FERDINAND, *à part.*

On n'a jamais menti de cette force là.

DUCOUDRAI.

Vous êtes très-connu, je le pense, au Mexique,
Où vous avez, Monsieur, un château magnifique.
Oh! vous aurez ma sœur. Il faut, en attendant,
Que j'écrive au Mexique à mon correspondant.

FERDINAND.

Monsieur. vous êtes fin.

DUCOUDRAI.

J'y vais sans artifice.
Cette formalité pure, et qu'il faut qu'on remplisse.
Avant de contracter, l'usage, en tous les tems,
Fut de prendre d'abord quelques renseignemens.

Ils parviendront, je crois, tous à votre avantage.
Mais, enfin, je me dois conformer à l'usage.
Oui, Monsieur, j'écrirai; la réponse viendra,
Dans six mois, je suppose. Eh bien. On attendra.

FERDINAND, *à part.*

Pas mal. Dissimulons. (*Haut*): Je n'ai point de réplique.
J'attendrai qu'il vous vienne un avis du Mexique.

DUCOUDRAI.

Fort bien. N'en parlons plus. Monsieur, au premier jour,
Viendra, je le présume, habiter ce séjour.
Or, j'ai déjà perçu ...

FERDINAND.

Laissons cette vetille.
Nous serons quelques jour de la même famille,
Puisque de votre sœur je dois être l'époux.
Tot ou tard. Mais, Monsieur, comment vous nommez-vous?

DUCOUDRAI.

Alexis Ducoudrai. *A part.* Dieux! quelle étourderie!
J'ai dit la vérité, sans en avoir envie.

FERDINAND.

Ducoudrai!

DUCOUDRAI.

Qu'avez-vous? Vous semblez à ce nom
Préoccupé, saisi.

FERDINAND.

Ce n'est pas sans raison.
Votre nom me rappelle une histoire, une affaire,
Un ami, Ferdinand Ducoudrai.

DUCOUDRAI.

C'est mon frère;
Mais frère très-cadet: je l'ai fort peu connu,
Et même je puis dire à peine l'avoir vu.
Depuis plus de dix ans il quitta sa famille,
Avec cent mille francs qu'il eut en pacotille.
Il court le monde, enfin, comme un aventurier;
Je ne sais rien de lui depuis un an entier:
Avant il m'écrivait, m'en écrivait de belles;
Jamais un mot de vrai, Monsieur, dans ses nouvelles.

FERDINAND.

Oh! c'est bien singulier. J'ai su tous ses secrets,
Et des cent mille francs il ne parla jamais.
Il me disait un jour, lui, qu'il avait un frère,
En ajoutant: voici quel est son caractère:
Il ment, quand il écrit, et quand il parle, il ment.
Il ment par habitude, et par tempérament.

Dans ses moindres propos, sans que même il y songe,
Vient naturellement se placer le mensonge,
Et, quand la vérité, par hasard, sortira
Une fois de sa bouche, elle l'étouffera.

DUCOUDRAI.

Parlons de mon cadet. Ce pauvre enfant! j'ignore
Ce qu'il est devenu, si même il vit encore.

FERDINAND.

Je puis vous en parler.

DUCOUDRAI.

Eh bien.

FERDINAND.

C'est un récit
Qu'il serait à propos que sa sœur entendit.

DUCOUDRAI.

Monsieur, ainsi que moi, vous allez la surprendre.
Je cours la prévenir.

FERDINAND.

Ici je vais l'attendre.

SCENE V.

FERDINAND.

Allons, à qui mieux mieux, Monsieur le financier,
De Samuel Bernard qui faites le métier!
Je vais, par un grand trait, t'apprendre à me connaître,
T'étonner, te confondre et te montrer ton maître.

SCENE VI, et dernière.

FERDINAND, DUCOUDRAI, CÉLESTINE.

CÉLESTINE, *dans le fond du théâtre à Ducoudrai.*

Quoi! vous ne feignez pas cette fois?

DUCOUDRAI, *bas à Célestine.*

Non, vraiment!

Je jure....

C'est assez; je vous crois au serment.

(*A Ferdinand*).

Qu'ai-je appris? Est-il vrai! Vous avez des nouvelles
De mon frère! monsieur, de grâce, qui sont-elles?

FERDINAND.

J'ai connu votre frère, et nous fûmes amis.
Achille avec Patrocle ont été moins unis.

CELESTINE.

Son âge, je présume, est à peu près le votre.

DUCOUDRAI.

Parlez. Nous vous allons écouter l'un et l'autre :

FERDINAND.

Ce fut du fond du Nord que vous fut adressé
Son dernier mot de lettre, et cela l'an passé.

DUCOUDRAI.

Rien n'est plus vrai.

FERDINAND,

Son sort, sans être misérable,
N'était pas très brillant.

DUCOUDRAI.

C'est encor véritable.
Il eut, où pretexta, quelqu'embarras urgent,
Et je lui fis alors parvenir de l'argent.

FERDINNAD.

Il en risqua de suite une faible partie.

DUCOUDRAI.

Au jeu!

FERDINAND.

Pas tout a fait : mais à la loterie.

DUCOUDRAI.

C'est-égal. C'est toujours une erreur, un abus.

FERDINAND.

Nous gagnâmes un lot de trente mille écus.

CELESTINE.

Il fit bien de jouer.

DUCOUDRAI.

Allons : je me ravise.
Ma foi! la loterie à du bon, quoiqu'on dise.

FERDINAND.

On lui compte sa somme en or de bon aloi :
Il en fait un utile, et profitable emploi.
Hardi spéculateur, il achète, expédie,
Fait des reviremens échange, et négocie,
Et jouant constament d'un bonheur sans égal,
En quelques mois de tems, double son capital.
A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère,
Comme là si bien dit votre papa voltaire.
Votre frère l'éprouve : il conçoit le dessein,
De revoir son pays, ses parens, vous enfin.

Soudain il l'exécute, et dabord réalise
Sa fortune en ballots de rare marchandise ;
Fait conduire et ranger toutes ses cargaisons
Dans un vaisseau qu'il frète, où nous nous embarquons.

DUCOUDRAI.

Oh ! le trajet est court, autant quil est facile.

FERDINAND,

Nous voguons vent en pouppe, et la mer est tranquille ;
Et du sommet des mats, bientôt nous pouvons voir
Le rivage français, et le port notre espoir.
Déja nous y touchons à ce port salutaire :
Nous avançons encore, et nous rasons la terre :
De jetter l'ancre enfin le signal va partir.
Soudain à mon oreille un cri vient retentir :
Je vois aller, courir, les gens de l'équipage :
L'effroi, le trouble extrême est sur chaque visage.
Je demande qui cause une telle rumeur :
J'apprends qu'un mal adroit, un etourdi fumeur,
Avait laissé tomber une cendre enflamée
Qui, par un petit trou, sous le pont enfermée,
Après avoir deux jours couvé tacitement,
Ménaçait le vaisseau d'un vaste embrasement.
Aussitôt l'étincelle en flamme est aggrandie :
La flamme en un clin d'œil devient une incendie
Qui jusqu'aux mâts s'élance en dards étincelans.
Nous sommes entourés de tourbillons brûlans ;
On se presse, on se heurte, et dans ce coup de foudre.
Pour avoir trop à faire, on ne sait que résoudre.
Mais l'incendie augmente, et dévore toujours.
Aux moyens de salut enfin on à recours.
La poudre au préalable à la mer est jettée :
En haut, en bas, partout, la pompe est ajustée,
Et son effet rapide inonde le vaisseau
De l'arrière à l'avent d'un grand déluge d'eau.
Soins perdus ! vains travaux ! de l'avant à l'arrière,
C'est comme un feu grégeois brulant une rivière.
Je me jette à la mer, et j'échappe au danger.

CELESTINE.

Et mon frère, monsieur ?

FERDINAND,

Ne savait pas nager.

CÉLESTINE.

Mon frère aura péri ! vous vous taisez. Je tremble.

DUCOUDRAI.

Ce récit est il vrai ?

FERDINAND.

Mais, Monsieur, il me semble
Que vous mettez en doute ici ma bonne foi.

DUCOUDRAI.

Mon frère n'est donc plus !

FERDINAND.

Ai-je dit cela, moi ?
Peut-être échappa-t-il, et les dieux tutélaires...

DUCOUDRAI.

Vous avancez beaucoup ; mais vous ne pouvez guères...

FERDINAND.

Je puis prouver dumoins qu'incertain sur son sort,
Il fit... ce que l'on fait, quand on attend la mort.

CELESTINE.

La mort ! à m'allarmer ce discours-là commence.

DUCOUDRAI, *à part.*

Je parierais qu'il ment. Il n'a pas d'assurance.

(*Haut*).

Quand on attend la mort, ce que l'on fait ! ma foi !
Je ne devine point cette énigme là, moi.
Vous nous donnez au reste une terreur panique,
Et je ne croirai rien, sans la preuve autentique.

FERDINAND.

Vous ne voulez pas croire.....

DUCOUDRAI.

A vos récits ! oh ! non.

FERDINAND.

Vous me piquez au jeu.

DUCOUDRAI.

C'est mon intention.

FERDINAND.

Si je vous fournissais quelque preuve évidente.

DUCOUDRAI.

Cela ne se peut pas Monsieur brode, et plaisante.

FERDINAND.

Je ne plaisante pas. Voulez-vous parier ?

DUCOUDRAI.

Je parierais mon bien, oui, mon bien tout entier.

FERDINAND.

Car, moi, j'aurai tous. Comment.

DUCOUDRAI.

Je les sais.

FERDINAND.

Je les sais.

DUCOUDRAI.

Convenons. J'exige un témoignage

FERDINAND.

Je consens.

DUCOUDRAI.

Quelque preuve

FERDINAND.

Et qui? entends cela.

DUCOUDRAI.

Or, monsieur, votre preuve.

FERDINAND.

Attendez.

(*Il tire un papier de sa poche, et le montre*).

La voilà.

DUCOUDRAI.

Donnez?

FERDINAND.

Dans un instant. Monsieur, ce papier prouve
Mais apprenez comment dans mes mains il se trouve.
Notre vaisseau brûlait. Votre frère... / pourquoi
N'avait-il pas appris à nager comme moi?)
Il traça ces quatre mots: tu reverras la France,
Me dit-il: à poitiers je reçus la naissance:
Préviens ma sœur, mon frère, et fais à celui-ci
Accepter de ma part cet écrit que voici.
A poitiers quelque jour j'aurais fait un voyage:
Je vous trouve à Paris: je remplis mon message.
Lisez. (*Il remet le papier à Ducoudrai.*)

DUCOUDRAI.

» Mon testament! . . . Je suis un peu troublé.

(*Il lit*).

CELESTINE.

Son testament! quel mot! J'en ai déjà tremblé.

FERDINAND.

Vous connaissez ces traits.

DUCOUDRAI

J'ai de cette écriture
Trente lettres au moins. C'est bien sa signature.

FERDINAND.

J'ai dit que votre frère, incertain sur son sort,
A fait, ce que l'on fait, quand on attend la mort ;
Et c'est d'un testament en ce cas qu'on s'occuppe ;
Vous devrez cent louis : car je ne suis pas dupe.

DUCOUDRAI.

Lisons. (*Il lit.*)

« Dans un instant je puis mourir ;
« A tester je me détermine ;
« Je laisse à ma sœur Célestine,
« Tout ce qui peut m'appartenir.

Près de Poitiers, il était possesseur
D'un domaine, qui va t'appartenir ma sœur.

(*Il lit.*)

« A mon frère, je lègue et donne,
« En réclamant son souvenir,
« Je cède, transporte, abandonne,
« Pour en disposer, et jouir,

Il eut quelques défauts, mais l'ame douce et bonne.
Je le regretterai : voyons ce qu'il me donne.

(*Il lit*).

» Les cinquante louis espèce,
» Que menteur, plusque moi malin,
» Mon très-cher frère, avec adresse,
» A su m'enlever ce matin.

Vous êtes un sorcier, un génie, un démon,
Ou.....

FERDINAND.

Votre frère.

DUCOUDRAI.

Eh ! oui : je le vois.

CÉLESTINE.

Ah ! frippon.

DUCOUDRAI.

Feignons d'être en courroux, (*Haut*). Quel exemple est le vôtre ?
Vous mentez ! Vous osez vous donner pour un autre.

FERDINAND.

Je suis, ainsi que vous, le fils d'un immortel.
Vous voyez de Voltaire un enfant naturel.

(*A Célestine*).

Le mariage est donc une plaisante affaire:
Je ne le pensais pas. Je croyais le contraire.

DUCOUDRAI.

Entre nous, d'un air tendre elle m'a regardé,
Et d'un amour naissant je suis persuadé.

CELESTINE.

Je devais me venger de cette impertinence.

FERDINAND, *à Ducoudrai.*

Vous ne dites rien! vous me boudez je pense.
Vous héritez de moi, lorsque j'existe encor.
Est-ce ma faute à moi, si je ne suis pas mort?

DUCOUDRAI.

Je devrais vous gronder. Mais j'ai l'ame si bonne...
La nature a parlé; ton frère te pardonne:
Mais qui put t'informer.. ..

FERDINAND.

Un rien m'a mis au fait.
J'ens d'abord quelqu'éveil aux mots de mon valet.
Je m'informe; on m'instruit; je célai ma surprise.
Prenons notre revanche. ai-je dit. Je l'ai prise.

CELESTINE.

Ah! que vous êtes bien du même sang tous deux!
Je trouve cependant que le valet vaut mieux.

DUCOUDRAI. *à Célestine.*

Puisqu'un hasard propice aujourd'hui nous rassemble.
A dater de ce jour nous allons vivre ensemble.

CELESTINE.

Retournons nous toujours, mon cher frère, à Poitiers?

DUCOUDRAI.

Oui; j'aspire au bonheur de revoir mes foyers.
Paris est trop bruyant pour la tête des sages.

FERDINAND.

Tu vas broder encor, et déjà tu t'engages.....

DUCOUDRAI.

Allons: je ne fais point le discret avec vous;
A Paris, mes enfans, on est trop mu pour nous.
J'y comptais parvenir. La fortune maudite
Y laisse injustement végéter mon mérite.

Allons revoir les lieux où nous fûmes nourris ;
Faisons des contes gais à nos joyeux amis ;
C'est là notre élément ; nous en aurons, je pense,
D'excellens à leur faire, après dix ans d'absence.
Vivent les fictions, l'esprit, et la gaité !
Mentir innocemment entretient la santé.

FIN.

PARIS. De l'Imprimerie de CAILLAT, rue St.-Denis, N° 28, au coin de celle des Filles-Dieu.

TWO WEEK BOOK

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05867 8544

APR 5 1988

LIBRARY

TWO WEEK BOOK